

La quête du sens et du vécu : la phénoménologie en géographie

Christian Morissonneau and Denis Sirois

Volume 29, Number 77, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021727ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021727ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morissonneau, C. & Sirois, D. (1985). La quête du sens et du vécu : la phénoménologie en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 317–324. <https://doi.org/10.7202/021727ar>

Article abstract

This article suggests a succinct presentation of the phenomenological thought and methodology geographers attempt to integrate to their field and practice. The critical analyses of the phenomenological approach are also presented. It is noted that there is an absence of studies dealing with the relationship between phenomenology and existentialism in geography.

LA QUÊTE DU SENS ET DU VÉCU : LA PHÉNOMÉNOLOGIE EN GÉOGRAPHIE

par

Christian MORISSONNEAU et Denis SIROIS

*Département de géographie
Université du Québec à Montréal, Montréal*

RÉSUMÉ

Cet article présente succinctement la pensée et la méthode phénoménologiques que les géographes tentent d'intégrer à la connaissance et à leur pratique, de même que les critiques qui en sont faites. L'absence d'études appliquant les relations entre phénoménologie, existentialisme et géographie y est constatée.

MOTS-CLÉS : *Phénoménologie, existentialisme, philosophie, épistémologie, sens, vécu, subjectivité.*

ABSTRACT

The Quest of Meaning and Lived Experience : Phenomenology in Geography

This article suggests a succinct presentation of the phenomenological thought and methodology geographers attempt to integrate to their field and practice. The critical analyses of the phenomenological approach are also presented. It is noted that there is an absence of studies dealing with the relationship between phenomenology and existentialism in geography.

KEY WORDS : *Phenomenology, existentialism, philosophy, epistemology, sense, lived experience, subjectivity.*

*

* * *

Les deux dernières décennies ont vu les géographes s'émouvoir d'idées et de méthodes nouvelles qui ont certes enrichi leurs pratiques. À la « révolution quantitative » qui fit grand bruit parce qu'investie de tout le poids que donne ladite scientificité dans l'analyse des comportements humains, s'ajoutèrent, en géographie, au moins deux grands courants vus comme antagonistes : le courant matérialiste historique et le courant humaniste qui fait souvent référence à la phénoménologie.

Assez curieusement, les géographes concitoyens des philosophes phénoménologues comme Husserl, Heidegger ou Sartre et Merleau-Ponty, c'est-à-dire allemands et français n'ont pratiquement pas écrit sur une géographie humaniste, encore moins phénoménologique et existentialiste. Est-ce à dire que certaines idées et pratiques

géographiques de ces pays seraient déjà implicitement gagnées à la phénoménologie ? Nous l'avons pensé un temps mais des lectures interrogatives nous ont rapidement montré que les géographes français avaient été gagnés aux méthodes quantitatives et se poussaient bien dans les équations et symboles mathématiques, qu'ils avaient pris le ton critique, radical, d'une vision du monde marxiste soucieuse de discours rigoureux et de changement social, qu'il empruntaient largement au vocabulaire des sciences sociales effervescentes, bref que la géographie perdait sa culpabilité littéraire et impressionniste en s'habillant au complet sur mesure scientifique. Et comme l'habit fait le moine, quoi qu'on en dise, le géographe devint scientifique, du moins positiviste, c'est-à-dire qu'il reconnut comme seule valable, la connaissance des faits et l'expérience scientifique.

Nous voudrions présenter l'apport de ce que, depuis le début des années 1970, on appelle la phénoménologie en géographie. Ce terme est effectivement le plus souvent utilisé par des géographes humanistes qui décrivent leur approche théorique. Deux articles en langue anglaise parus dans la revue *Canadian Geographer*, l'un par Relph (1970), l'autre par Yi Fu Tuan (1971), lancent le concept philosophique comme avant-poste dans la résistance humaniste au néo-positivisme ambiant. Depuis, les articles, livres et anthologies se succèdent, feu roulant contre la quantification et la marxisation, contre la prétention de l'envahisseur pourvu de l'arme ultime, celle qui fait taire, qui doit paralyser le chercheur encore égaré dans le boisé humaniste : la scientificité. L'humanisme c'est la lampe à l'huile, donc objet dérisoire des sciences devant les lumières efficaces des nouveaux modernes. Mais ces modernes ne sont en fait que les avatars des prétendants qui posent la rationalité dans l'explication du phénomène humain. Selon eux, la vie des hommes sur la terre peut s'analyser et s'expliquer comme tout objet physique : les mouvements de population, les sociétés régionales ou les révoltes des ghettos noirs, les études de marché, les diffusions d'innovations s'abordent de la même façon ; les problèmes d'identité, les significations, les projets, les rêves, l'imaginaire social, précisément parce qu'irréductibles à ladite analyse scientifique seront considérés comme des résidus d'autres phénomènes.

Les écrits sur la phénoménologie, pratiquement tous en langue anglaise, ont contribué largement à l'émergence d'une nouvelle vision de la géographie humaniste. Ils ont proposé une image de l'homme originale ainsi qu'une conception des possibles humains fort différente de ce qui prévalait jusqu'alors en géographie. Pour la première fois des géographes déployaient, de façon cohérente, des arguments philosophiques renforçant le point de vue humaniste désemparé devant le triomphe apparent du concept et du nombre. En effet, pour le géographe humaniste, contrairement au géographe physique qui n'a pas à se soucier véritablement des répercussions qu'aura sur l'homme son orientation épistémologique, la réflexion philosophique revêt une grande importance.

Les géographes humanistes ont alors utilisé la philosophie, et plus particulièrement la phénoménologie, en tant que moyen propice à l'amélioration de l'analyse géographique, moyen susceptible d'apporter de la rigueur à une discipline qui, avec la quantification et l'informatisation, risquait de tendre ses objectifs sur la seule exactitude. Cet idéal de rigueur partagé ainsi avec les tenants de la scientificité est inspiré de la pensée de Husserl, le fondateur de la phénoménologie dans son sens contemporain. En géographie, il se réfère à la fidélité à l'essence profonde de la condition humaine, autrement dit à l'expérience vécue de l'homme en tant qu'être-au-monde, être-en-situation ; on pourrait traduire par l'être dans son apport au monde. Il ne s'agit pas de montrer ce qu'il en serait de l'application de la méthode phénoménologique en géographie. Nous présentons plutôt cet article comme une introduction à une étude

ultérieure sur la nouvelle géographie. La phénoménologie y tiendra une grande place, beaucoup plus fouillée que dans ce texte. Que le lecteur trouve donc ici les prolégomènes à cette étude, abordés de cette façon : les grandes lignes de la méthode ; l'usage et les critiques de certains géographes ; en conclusion : quelques interrogations sur l'intérêt de la phénoménologie au sein de la géographie humaniste, surtout comme porteuse d'une nouvelle image de l'homme.

LES GÉOGRAPHES DÉCOUVRENT LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Chez les géographes, comme chez les représentants des autres disciplines (sociologie, psychologie, par exemple), la phénoménologie est considérée d'abord comme une contestation du monopole de la compréhension tenu par le positivisme et le réductionnisme scientifique (Racine, 1977). Or lorsqu'on applique à la géographie et aux autres sciences humaines le modèle des sciences, il y a volonté de considérer la société et son espace comme une « mécanique sociale », régie par des lois analogues à celles qui régissent la « mécanique céleste » (Glymour, 1983). Sous le couvert de cette rationalisation peut même se développer une volonté de « domination politique déterminée et non-avouée » (Hirsch, 1975).

La géographie phénoménologique s'oppose à une conception passive de l'homme. Il est évident, pour les géographes qui se réclament de l'humanisme, que les relations sociales ne peuvent être réduites à des relations sises dans un espace géométrisé comme les voit l'écologie humaine de Park (Racine, 1977, p. 120) et encore moins être soumises à d'éventuelles abstractions n'ayant aucun lien démontré et démontrable avec l'expérience concrète de l'homme (Berry, 1973). En fait, alors que la phénoménologie exige une grande générosité linguistique, les sciences limitent le nombre d'entités, selon l'application du principe du rasoir d'Occam, à savoir que les entités ne doivent pas être multipliées au-delà de ce qui est nécessaire à l'explication (Spiegelberg, 1965).

Alors que les motivations personnelles caractérisent l'activité socio-spatiale de l'homme et que ce dernier sensualise le monde, les méthodes réductionnistes et positivistes ne tiennent compte que des stimuli externes de l'homme. Celui-ci n'est pas vu comme un être-en-situation mais comme un objet dans un contenant spatial dont on peut alors mesurer le comportement selon une méthode véritable et reproductible. Or la réalité humaine est tout autre puisque l'homme, contrairement aux objets physiques et naturels — roches ou plantes —, possède une conscience, qu'elle est objet, c'est-à-dire que la conscience est liberté (de choix) et que dans la mesure où il n'y a que des libertés engagées, il n'y a que des consciences intentionnées. L'humanisme reconnaît à l'homme, comme individu conscient, le pouvoir de choisir son destin. L'homme n'est pas le jouet de son environnement.

La dichotomie entre les faits et les valeurs que la science a posée comme un de ses postulats est contestée par la phénoménologie. Il ne s'agit pas de déterminer la réalité d'un objet de la conscience, taxé de métaphysique par les positivistes (Walmsley, 1974), mais bien de la considérer comme surgissement de la conscience. Peu importe alors qu'un objet de la conscience soit matériel ou immatériel (qu'un objet sensible lui corresponde ou non) puisque, s'il a pu être conçu par la conscience, il faut bien qu'il réalise en lui l'essence cherchée ; l'essence est la condition même de sa possibilité (Sartre, 1981).

Pour les géographes humanistes, adopter le point de vue positiviste sur l'homme c'est le reléguer à un statut passif qui équivaut à la perte du sujet géographique. Loin

de s'intéresser à la culture, aux représentations, aux projets et à la conscience de l'homme, la méthode scientifique n'appréhende que la physiologie et l'éthologie. Dans cette optique, l'explication causale (Johanisse, 1984) et les propositions hypothétiques desdites méthodes scientifiques ne satisfont pas le géographe humaniste. Celui-ci préfère décrire et comprendre une situation sans la réduire à l'étude de formes: ce sont donc les processus individuels qui l'intéressent. La mise en situation qu'exige son étude amène le chercheur à se placer en position d'intersubjectivité vis-à-vis de «l'acteur» qu'il observe. Sans rencontre, il ne peut y avoir de saisissement de la condition humaine étudiée (Schutz, 1967).

David Ley pose le problème de l'image de l'homme et montre bien la nécessité d'une image active (Ley, 1980, p. 14 sq). Pour lui, adopter une image passive mène à quatre erreurs: 1) erreur épistémologique, au sens où une telle image supprime la subjectivité de l'homme et, de là, la subjectivité du chercheur lui-même. L'objectivité des méthodes scientifiques est mise en doute (Johanisse, 1984); 2) erreur théorique, puisqu'une telle attitude limite la puissance créatrice de l'intentionnalité de la conscience; 3) erreur existentielle, puisque les questions de signification et de processus y sont bornées à des questions de techniques n'apportant que des solutions instrumentales inappropriées aux problèmes humains (voir la domination politique soulignée plus haut); 4) erreur morale, dans la mesure où la conceptualisation peut mener à un réductionnisme existentiel où les hommes ne seraient que des marionnettes jouant les rôles distribués par les «ingénieurs sociaux».

LA PENSÉE ET LA MÉTHODE

La phénoménologie est la «philosophie du dynamisme intentionnel de la conscience» (Thévénaz, 1971, p. 39); elle est la «science descriptive des essences de la conscience et de ses actes» (Dartigues, 1972, p. 25). La phénoménologie propose donc d'étudier les fondements subjectifs de la conscience, en d'autres termes, et c'est fondamental, la condition de l'homme en tant qu'être-en-situation.

Il s'agit, avec la méthode phénoménologique, d'accéder temporairement à une situation hors du monde et orientée vers le monde, d'accéder à une mise entre parenthèses temporaire (*epoché*) des présuppositions (ou a priori) dont le langage et le savoir entourent tout phénomène. On décrit ensuite le phénomène à l'étude. Cette description vise le «retour aux choses elles-mêmes», en essayant d'enlever, du phénomène, tous les présupposés l'empêchant d'apparaître clairement à l'observateur. C'est ce que les phénoménologues appellent la réduction éidétique, obtenue non par des exercices empiriques mais par un effort de la pensée s'exerçant sur le phénomène dont on cherche alors le sens. De cette réduction éidétique, certains invariants apparaissent: les essences. Dans un premier temps, on leur fait subir des variations imaginaires afin de connaître les relations qui les unissent et, dans un deuxième temps, on observe la constitution de ces essences à l'intérieur du phénomène et du sens que la conscience lui donne.

La pensée phénoménologique implique donc que le monde n'a de signification, pour l'homme, que s'il est saisi par la conscience. Un monde dénué de conscience n'aurait pas de sens. Cette pensée consiste donc en «l'essai d'une description directe de notre expérience telle qu'elle est, et sans aucun égard à sa genèse psychologique ou aux explications causales que le savant, l'historien ou le sociologue peuvent en fournir» (Merleau-Ponty, 1945, p. 1). Exigeant que nous mettions «hors de jeu la position générale d'existence qui appartient à l'essence de l'attitude naturelle»

(Sartre, 1981, p. 139), la phénoménologie n'en demeure pas moins une façon d'être scientifique (Siegfried, 1974) et ses acquisitions, bien qu'acquises en position transcendante, demeurent valables pour le psychologue et autres praticiens scientifiques (Sartre, 1981, p. 56). En ce sens, la phénoménologie n'est pas anti-science (Sanguin, 1981), elle est, par contre, opposée au positivisme.

LES GÉOGRAPHES CRITIQUENT

De toutes les critiques adressées par les géographes, celles de Billinge (1977) et d'Entrikin (1976) émergent comme les plus complètes et les plus originales. Billinge avance que la phénoménologie ne peut rien prouver au niveau pratique puisque les points de comparaison a priori que constituent les concepts sont hors de question (Billinge, 1977). Selon lui, la phénoménologie est à l'opposé du pragmatisme et n'est, dans l'optique husserlienne, préoccupée que par la quête de vérité¹. Aucun désaccord n'est alors possible face aux résultats d'une enquête phénoménologique. Pour Billinge, la phénoménologie présente la faiblesse de n'être que cognitive, de n'être que fort peu pratique, c'est-à-dire empirique. En ce sens, l'adoption du pragmatisme² est, pour un phénoménologue, la dénégation de ce qu'il défend. La mise entre parenthèses ne pouvant se réaliser entièrement lorsqu'on étudie le monde empirique, il apparaît donc que soit la phénoménologie ne peut que mener à une géographie générale et lointaine de situations concrètes telles que rencontrées dans le quotidien (le vécu), soit les acquis de la phénoménologie permettent d'envisager les problèmes empiriques sous une vision nouvelle et plus concrète que celle proposée par les concepts traditionnels.

Billinge considère aussi que la phénoménologie n'a que trop souvent été vue comme un moyen subjectif susceptible d'éclairer les structures cachées des phénomènes, que la science traditionnelle, avec ses a priori, ne peut expliquer (*Ibid.*, p. 62-63). Le problème soulevé est intéressant puisqu'il attaque la conception de la subjectivité telle que présente dans la phénoménologie ainsi que la possibilité qu'il y ait des structures insondables à une pensée autre que la pensée sensible de l'humaniste (Buttimer, 1979a)³. Il nous semble évident qu'avec l'usage immodéré des concepts rigides, ceux-ci deviennent de véritables tiroirs de l'esprit emprisonnant la pensée de celui qui n'y prend garde et remettant en question l'intégrité même des choses étudiées. La phénoménologie ne vise pas à trouver les oublis de la science mais à respecter l'intégrité et la condition du phénomène comme partie d'un monde et en situation avec lui.

La subjectivité posée par la phénoménologie ne réside pas tant dans la méthode que dans le monde. Cette pensée véhicule aussi une part d'objectivité en ce qu'elle ne traite pas seulement du point de vue du sujet mais encore de la façon dont se constitue l'objet expérimenté par le sujet (Spiegelberg, 1965, p. 667). Par contre, si nous entendons par subjectif que la phénoménologie n'est pas critique, il y a erreur d'interprétation (*Ibid.*), puisque, d'une part, elle est une critique de la science et que, d'autre part, elle n'enlève pas la volonté de changement ou d'action du discours produit par le phénoménologue. La critique se construira toutefois différemment dans la mesure où elle ne sera pas faite en fonction d'une grille d'analyse.

Billinge considère aussi que la phénoménologie n'est qu'une philosophie contemplative et n'est absolument pas pratique; elle restreindrait la possibilité d'agir et laisserait le monde inchangé (Billinge, 1977, p. 65). En ce sens, il se rapproche

d'Enrikin qui souligne que l'existentialiste refuse de porter un jugement sur les dimensions logiques et éthiques ou encore relègue ces problèmes à de simples problèmes personnels ou à des choix idéologiques (Buttimer, 1979b).

Ce qui est maintenu par le courant phénoménologique, c'est la possibilité existentielle de choisir ; l'homme en tant qu'être-en-situation est appelé à choisir et à se forger sa propre morale. Si la phénoménologie écarte les jugements de valeur comme résultats d'une morale unifiante ou d'une grille d'analyse, c'est qu'elle respecte la possibilité individuelle de créer une morale ; il n'y a alors pas de nature humaine à partir de laquelle de tels jugements peuvent être posés (Sartre, 1981). Ce qui existe, c'est la condition humaine, la condition de l'être humain qui, en situation, forge sa morale. L'action du phénoménologue pourrait influencer les morales, lorsqu'il revient au niveau du vécu des gens observés. Seulement, cette action se fait de façon sensible et, parce que sensible, exige un dialogue avec les êtres concernés. Ce dialogue oblige l'observateur à une prise de conscience de ses propres a priori en plus d'une disponibilité à partager les perspectives différentes dans les horizons variés que revêt le quotidien. Dès lors, l'usage de la phénoménologie n'empêche pas le géographe d'agir sur son milieu ; l'action relève simplement d'un choix personnel, idéologique ou non, et ne doit pas, dans la perspective humaniste, reposer sur une distraction conceptuelle mais plutôt s'étayer sur une connaissance concrète de l'expérience vécue ainsi que sur une attitude sensible fort lointaine de l'ingénierie sociale et de ses égarements (Relph, 1970)⁴.

Enrikin rejette la proposition que la phénoménologie puisse être sans présupposition du fait que toute description d'un phénomène doit utiliser un langage ; la description n'est alors pas prélinguistique ou préconceptuelle (Enrikin, 1976)⁵. En effet, le problème demeure de pouvoir soi-même se libérer du carcan langagier académique. Cependant, la phénoménologie peut rendre la géographie moins dogmatique et plus critique face à elle-même. Enrikin lui reconnaît d'ailleurs cet intérêt.

CONCLUSION

La phénoménologie n'est pas un nouvel empirisme. Tant qu'elle n'est pas rapprochée d'un existentialisme, elle ne peut être que cognitive. Il apparaît que la phénoménologie, en géographie, servira primordialement à aborder d'une façon plus sensible les hommes et les choses. Conférant un rôle actif à l'homme, respectant sa liberté de conscience et ne bornant pas le sens donné au monde vécu, la phénoménologie inclut la subjectivité dans l'étude de la géographie. Mais elle n'est pas pour cela subjective : le subjectivisme réside dans le fait d'accorder plus d'importance à un phénomène que le sens qu'il possède ne le permettrait logiquement. Or la phénoménologie ne peut être réduite à cela : il ne s'agit pas, en tant qu'observateur, de donner une quelconque importance à un phénomène donné mais plutôt de chercher son essence et le sens dont il est investi pour qui l'expérimente. En cela, la phénoménologie apparaît comme objective : elle est axée sur la raison. Parce qu'elle respecte la liberté de choisir, la phénoménologie englobe la subjectivité de l'homme sans être subjective elle-même puisqu'elle ne peut choisir quels sont les sens et essences étudiés. À la subjectivité structurante de l'observateur qui, chez le positiviste, est dominante, le phénoménologue favorise la subjectivité structurante de l'acteur.

Il s'ensuit donc, pour la géographie, une approche sensible où les rapports entre l'homme et la terre ne sont pas réduits à des relations spatiales (au sens géométrique)

mais sont des relations géographiques, c'est-à-dire des rapports entre l'homme (la conscience structurante) et des lieux (les espaces significatifs).

On peut se demander, toutefois, si une telle étude géographique doit s'embarasser du lourd vocabulaire de Husserl ou si elle peut s'effectuer de façon non dogmatique, respectueuse des situations existentielles mais pas forcément phénoménologiques.

NOTES

¹ Les existentialistes seraient d'accord avec cet énoncé de l'auteur. Voir Merleau-Ponty, p. VIII et Thévénaz, p. 55.

² Certains estiment pourtant que le pragmatisme peut être un retour à l'expérience vécue et qu'en ce sens, lorsqu'il a pour sujet le phénoménologue, il peut inclure la phénoménologie. Voir Rosenthal S.B. et Bourgeois P.C. (1977).

³ Pour Buttimer (1979a, p. 243-244), la pensée sensible implique, comme chez Heidegger, «une prédisposition plus sensible — être à l'écoute des choses — avoir confiance dans leur propre intégrité, elle reste à la recherche des modes de représentation qui pourraient mieux s'accorder avec l'objet présenté».

⁴ Relph (1970) propose un nouvel existentialisme débouchant sur une approche aménagiste originale. Faisant référence à une certaine «humilité environnementale» qui suggère une antécédence de la nature par rapport à l'homme, l'humanisme qui en émerge s'avère «humble» face à la nature et ne cherche ni à la dominer ni à l'exploiter irrationnellement.

BIBLIOGRAPHIE

- BERRY, B.J.L. (1973) A Paradigm for New Geography, in Chorley, R.J. *Directions in Geography*. London, Methuen.
- BILLINGE, M. (1977) The Search of Negativism: Phenomenology and Historical Geography. *Journal of Historical Geography*, 3(1): 55-67.
- BUTTIMER, A. (1979a) Le temps, l'espace et le monde vécu. *L'Espace géographique*, 4: 243-254.
- (1979b) Erehwon or Nowhere Land, in Gale, S. et Olsson, G. *Philosophy in Geography*. London, D. Reidel.
- COX, R.R. (1973) Schutz's Theory of Relevance and the We-relation, in *Research in Phenomenology*. New York, Duquesne University Press, vol. III, p. 121-145.
- DARTIGUES, A. (1972) *Qu'est-ce que la phénoménologie?* Paris, Privat.
- ENTRIKIN, J.N. (1976) Contemporary Humanism in Geography. *Annals of the Association of American Geographers*, 66(1): 615-632.
- GLYMOUR, C. (1983) Social Science and Social Physics. *Behavioral Science*, 28: 126-134.
- HIRSCH, M. (1975) L'école de Francfort: une critique de la raison instrumentale. *L'homme et la société*, 35-36.
- JOHANISSE, Y. (1984) *Vers une subjectivité constructive*. Montréal, l'Hexagone.
- LEY, D. (1980) *Geography Without Man: a Humanistic Critique*. University of Oxford, School of Geography, Research Paper.
- MERLEAU-PONTY, M. (1945) *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- RACINE, J.B. (1977) Discours géographique et discours idéologique: perspectives épistémologiques et critiques. *Hérodote*, 6: 105-159.
- RELPH, E. (1970) An Inquiry Into the Relations Between Phenomenology and Geography. *Canadian Geographer*, 14(3): 193-201.
- ROSENTHAL, S.B. et BOURGEOIS, P.L. (1977) Pragmatism, Scientific Method and the Phenomenological Return to Lived Experience. *Philosophy and Phenomenology Research*, 38: 56-65.
- SARTRE, J.P. (1981) *L'imagination*. Paris, Presses universitaires de France.
- SANGUIN, A.L. (1981) La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces. *Annales de géographie*, 497: 561-589.
- SCHUTZ, A. (1967) *The Phenomenology of the Social World*. New York, Northwestern University Press.
- SIEGFRIED, H. (1974) Descriptive Phenomenology and Constructivism. *Philosophy and Phenomenology Research*, p. 248-261.

- SPIEGELBERG, H. (1965) *The Phenomenological Movement: a Historical Introduction. The Essentials of the Phenomenological Method*. The Hague, M. Nijhof.
- THÉVÉNAZ, P. (1971) De Husserl à Merleau-Ponty, in *Qu'est-ce que la phénoménologie?* Neufchâtel, Éditions de la Baconnière.
- TUAN, Yi-Fu (1971) Geography, Phenomenology, and the Study of Human Nature. *Canadian Geographer*, 15(3): 181-192.
- WALMSLEY, D.J. (1974) Positivism and Phenomenology in Human Geography. *Canadian Geographer*, 18(2): 95-107.